



HAL
open science

Produire dans un monde infecté! Les lapins à l'épreuve du déconfinement

Antoine Doré, Floriane Derbez

► **To cite this version:**

Antoine Doré, Floriane Derbez. Produire dans un monde infecté! Les lapins à l'épreuve du déconfinement. Christian Ducrot (coordination éditoriale), Nicolas Fortané (coordination éditoriale), Mathilde Paul (coordination éditoriale). *Approches interdisciplinaires en santé animale. Dialogue entre sciences sociales et vétérinaires*, Editions QUAE, pp.58-75, 2024, 978-2-7592-3971-9. hal-04924370

HAL Id: hal-04924370

<https://hal.inrae.fr/hal-04924370v1>

Submitted on 31 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

4. PRODUIRE DANS UN MONDE INFECTÉ !

LES LAPINS À L'ÉPREUVE DU DÉCONFINEMENT

Antoine Doré, Floriane Derbez

La modernisation et l'intensification des productions animales se sont traduites au cours du XX^e siècle par une généralisation de la claustration des animaux (Bjørkdahl et Druglitrø, 2016 ; Blanchette, 2015 ; Boyd, 2001), notamment dans les filières monogastriques (porcs, veaux, volailles, lapins) et piscicoles. Après la Seconde Guerre mondiale, des bâtiments standards sont construits pour faire « se reproduire » et pour « engraisser » rapidement un nombre toujours plus grand d'individus. Cette nouvelle architecture agricole participe d'une transformation considérable des conditions de vie des animaux et des humains qui travaillent à leur contact. L'intensification des productions animales passe par le confinement des animaux, afin de les isoler des variations de l'environnement extérieur, considérées comme des facteurs de perturbation. La cage s'impose alors comme un dispositif central dans de nombreuses filières de productions animales hors-sol.

Bien qu'elle constitue un artefact central de l'histoire des relations des humains à une grande diversité d'animaux, la cage reste un objet technique encore négligé par les sciences sociales. Bien plus qu'un simple volume grillagé, il s'agit d'un agencement hétérogène (Dodier et Barbot, 2016) associant des humains, des animaux, des objets, mais également des normes, des idées, des valeurs, des discours, etc. La cage peut alors être envisagée comme un agencement anthropozootechnique (Doré et Michalon, 2017) relativement complexe cristallisant l'histoire sociale, politique et morale d'une transformation massive et rapide de la place d'un grand nombre de petits animaux dans les sociétés dites modernes, en particulier les oiseaux, mais aussi les lapins de consommation.

Le lapin de chair constitue aujourd'hui un cas archétypal de l'élevage en cage. En France, environ 90 % de la production provient d'ateliers cunicoles conventionnels comptant en moyenne 680 femelles

reproductrices en bâtiment clos et en cages grillagées (ITAVI, 2020 ; FENALAP, 2019), soit un total d'environ 5 000 à 6 000 individus. La plupart des 700 ateliers cunicoles français sont aménagés avec des cages dites « standards » de 30 cm de haut et de 0,38 m² de surface utile, dans lesquelles sont logés 7 à 8 lapins (soit 475 cm²/individu, c'est-à-dire un peu plus de trois quarts d'une feuille A4)¹. La production de lapin de chair reste à ce jour l'une des filières animales les moins réglementées. Il n'existe en effet aucune norme minimale contraignante sur les conditions de logement de ces animaux à l'échelle européenne ou nationale (ITAVI, 2017).

Longtemps méconnue du grand public, la filière cunicole a connu une médiatisation régulière depuis la fin des années 2000 avec le développement des mobilisations animalistes. En France, le lapin s'impose comme l'une des espèces emblématiques d'une déclinaison systémique de la cause animale qui conteste et prône l'abolition de l'ensemble des pratiques d'exploitation des bêtes (Carrié *et al.*, 2023)². En 2017, le Parlement européen adopte une résolution non contraignante sur des normes minimales relatives à la protection des lapins d'élevage. En 2018, une initiative citoyenne européenne intitulée « *End the Cage Age* » (Pour une nouvelle ère sans cage) est lancée par l'association Compassion in World Farming en collaboration avec 170 ONG à travers l'Europe. En juin 2021, cette initiative conduit la Commission européenne à s'engager dans l'élaboration d'une proposition législative visant à éliminer progressivement les systèmes d'élevage en cage avec une mise en application en 2027.

Dans ce contexte de pressions militantes et législatives, différents acteurs de la production de lapin de chair se mobilisent. La filière cunicole est déjà confrontée à des difficultés liées au déclin de la consommation de viande de lapin³. Les incertitudes qui pèsent sur l'avenir de la cuniculture suscitent, au sein de la filière, un certain nombre de réflexions et d'initiatives visant à imaginer le ou les systèmes de production de lapin de chair de demain. Les conditions d'un élevage sans cages, voire d'un accès à l'extérieur pour les lapins, constituent un des points névralgiques de ces discussions, et ce, dans un contexte marqué par une attention publique grandissante pour les conditions de vie des animaux

1. Source : <https://www.lacooperationagricole.coop/preuves/des-enclos-plutot-que-des-cages-dans-les-elevages-de-lapins> (consulté le 04/09/2024) ; Lebas, 2009.

2. Dès 2007, les militants de ce qui deviendra l'année suivante l'association L214 lancent une campagne sur la filière cunicole basée sur la captation et la diffusion de vidéos en abattoir et en élevage. Dix ans plus tard, le lapin s'impose comme une espèce étendard de la lutte contre l'élevage en cage à l'échelle européenne.

3. Le nombre d'ateliers de production ne cesse de diminuer depuis 2003 (ITAVI, 2021) et le nombre de lapines reproductrices a chuté de moitié entre 2000 et 2019 (source : Agreste – Recensements agricoles).

d'élevage et par un intérêt croissant — quoique confidentiel — pour des modèles cunicoles de plein air, dont certains certifiés en agriculture biologique⁴. Au-delà des divergences parfois vives qui les opposent, un constat semble partagé par les professionnels de la production de lapin de chair, partisans et détracteurs de l'élevage en plein air : déconfiner les lapins d'élevage de manière temporaire ou permanente constitue un véritable défi, notamment sanitaire.

Comment les lapins sont-ils devenus à ce point solidaires des cages dans lesquelles ils sont majoritairement élevés ? Pourquoi semble-t-il si difficile de se passer de ces artefacts ? Comment les différents acteurs composent-ils avec les enjeux sanitaires aigus qui caractérisent la cuniculture contemporaine ? Au moyen de quelles pratiques et de quels discours tentent-ils de diminuer les incertitudes relatives aux controverses scientifiques, aux nouvelles attentes citoyennes, aux évolutions réglementaires réelles ou potentielles et à celles des marchés de la viande de lapin ?

Une telle situation constitue un cas d'étude particulièrement intéressant pour comprendre les conditions de développement et de maintien de formes de vie fragiles (ici des lapins d'élevage), pleinement solidaires de l'essor d'un hygiénisme zootechnique fondé sur une conception et des pratiques particulières de la salubrité des corps et de leur milieu de production. Le lapin est en effet un témoin privilégié de ce qui s'apparente à une véritable pasteurisation (Latour, 2011 [1984]) des relations entre humains et animaux d'élevage dans les sociétés modernes. Les controverses relatives à l'élevage d'un animal réputé fragile — « lapin bête à chagrin » — et proportionnellement le plus détenu en cage en Europe rendent aujourd'hui particulièrement visibles les conditions de fonctionnement de modes de production fondés sur un impératif de « biosécurité » (Law, 2006 ; Hinchliffe, 2007 ; Enticott, 2008), c'est-à-dire sur l'isolement et l'assainissement à la fois défensif (barrières sanitaires avec l'extérieur) et offensif (désinfection des intérieurs et contrôle des mouvements des animaux au sein du système) des milieux de production.

Pour décrire les processus d'une (re)négociation tâtonnante des manières de composer avec la fragilité sanitaire des lapins d'élevage, nous nous appuyons sur l'agrégation de données issues de plusieurs enquêtes sociologiques conduites entre 2018 et 2023, dans le cadre de relations de collaboration nouées avec des chercheurs et chercheuses de l'unité de recherche Génétique, physiologie et systèmes d'élevage

4. L'élevage de lapin de chair sous certification Agriculture biologique reste confidentiel avec « environ 50 éleveurs (dont 20 possèdent plus de 30 lapines reproductrices) », cependant « la France est de loin le premier producteur de lapins AB en Europe » et « la cuniculture AB a bénéficié d'un premier soutien des services publics à partir de 2010 » (Gidenne *et al.*, 2022 : 201).

(Genphyse – INRAE) et plus spécifiquement de l'équipe de recherche Systèmes d'élevage durables (SYSED), spécialistes de la cuniculture⁵. Nous avons réalisé 89 entretiens avec des éleveurs, des acteurs de la filière cunicole (fabricants d'aliment, sélectionneurs, équipementiers, abattoirs, etc.), des chercheurs en sciences animales, des personnels d'association de protection des animaux, des représentants de l'interprofession (CLIPP) et de l'Institut technique des filières avicole, cunicole et piscicole. Nous avons également observé des rendez-vous professionnels (formation, conférences, etc.) et des réunions rassemblant la diversité des acteurs mentionnés ci-dessus pour travailler à la reconception des systèmes d'élevage de lapin de chair (projet de l'Institut technique des filières avicole, cunicole et piscicole – ITAVI Lapin Demain ; projet 3L – Living Lab Lapin). Enfin, nous avons analysé la littérature grise disponible (rapports, textes de droit, etc.) et avons consulté des ressources complémentaires en ligne (conférences filmées, entretiens donnés par des chercheurs, articles de presse, etc.). Les matériaux analysés dans le cadre de ce chapitre se fondent donc sur une immersion prolongée dans les mondes de la cuniculture. Cette immersion a été facilitée par les zootechniciens d'INRAE qui nous ont « ouvert » l'accès à certaines arènes collectives de discussion (réunions de projet 3L par exemple). Nos interactions régulières avec eux ont été précieuses pour nous familiariser avec les enjeux de la filière et poursuivre, en cohérence avec notre ancrage en *Science & Technology Studies*, des enquêtes particulièrement attentives aux enjeux techniques et aux controverses scientifiques qui façonnent les activités et les dynamiques collectives étudiées.

Dans une perspective d'analyse écologique (Star et Ruhleder, 1996), nous avons examiné les processus de requalification conjointe des lapins et de leur environnement dans un contexte d'intensification de la critique animaliste et environnementale autour des enjeux relatifs à la fin des cages et au déconfinement des animaux. Dans ce chapitre, nous retraçons tout d'abord les efforts continus des acteurs de la modernisation de la cuniculture pour préserver les lapins d'un environnement hostile (partie 1). Puis nous présentons les manières contrastées et controversées d'envisager aujourd'hui la fragilité sanitaire des lapins face aux enjeux montants de déconfinement des animaux chez les acteurs de la filière conventionnelle d'un côté (partie 2) et les éleveurs de lapins en plein air de l'autre (partie 3).

5. Ces enquêtes ont été conduites dans le cadre du projet 3L – Living Lab Lapin (Région Occitanie), des projets CROSBANIM (Vers une institutionnalisation croisée de la santé et du bien-être des animaux ?) et PANORAMA (Participative design to enhance outdoor access of farm animals ; INRAE – Méta-programme SANBA) et du Défi clé OCTAAVE (Occitanie – Transitions des systèmes agricoles et alimentaires vers l'agroécologie ; projet financé par la Région Occitanie). Une partie des données mobilisées pour ce chapitre ont été produites par Sophie Gallino-Visman, Pierre Chiron et Nathalie Girard.

MODERNISER ET ASSAINIR : ENTRE PROTECTION ET FRAGILISATION DE LA SANTÉ ANIMALE

Comparativement à d'autres espèces telles que les bovins et les équidés, la domestication du lapin est relativement récente. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle en France, les lapins sont élevés essentiellement dans des garennes, espaces extérieurs plus ou moins clos facilitant l'engraissement, la protection et les prélèvements d'individus pour la consommation (Mougenot et Strivay, 2011). Cependant, la claustration des lapines remonte au moins au Haut Moyen Âge pour la production des « laurices », fœtus de lapins consommés alors par le clergé et les nobles. Elle s'accroît plus tard avec le développement de la reproduction en clapier, destinée d'abord au peuplement des garennes. À partir du XIX^e, le lapin est principalement associé à une production familiale vivrière, avec la généralisation des clapiers dans les fermes ainsi que dans les villes où les ouvriers affectionnent particulièrement cette espèce qui prend peu de place et qui valorise les coproduits de la cuisine et du jardin (Lebas, 2008). Ce n'est finalement qu'au début des années 1960 que l'élevage professionnel de lapin se développe en Europe et que les élevages familiaux disparaissent, notamment sous la pression sanitaire de la myxomatose qui se généralise en France à partir du début des années 1950. Le clapier disparaît au profit de la cage à sol grillagé, placée dans des bâtiments dédiés exclusivement à la production de lapin de chair. On assiste alors à l'invention et au développement d'une cuniculture dite « rationnelle » et commerciale, solidaire d'un processus d'isolement et d'assainissement des milieux de production qui procède de la fragilité sanitaire des lapins et la produit.

Trois étapes importantes marquent l'instauration d'un nouvel agencement productif largement guidé par des enjeux de maîtrise sanitaire. Tout d'abord, l'introduction de l'usage du sol grillagé constitue une étape fondatrice de la cuniculture moderne. Dans le courant des années 1960, les efforts de développement portent sur le choix du type de grillage le mieux adapté à l'espèce et sur la sélection génétique d'animaux capables de vivre sur de telles surfaces. En limitant considérablement le contact des animaux avec leurs déjections, les sols en grillage suspendus s'imposent comme un moyen de réduire l'incidence d'une maladie parasitaire majeure en cuniculture : la coccidiose. Placés dans ces cages de grillage nu, les animaux ne disposent plus d'aucun abri (absence de litière, de gîte, etc.). Les cages sont ainsi placées dans des bâtiments « *qui doivent être correctement conditionnés* » (Lebas, 2008 : 10). Les bâtiments sont notamment équipés de systèmes de ventilation afin de maîtriser les conditions d'ambiance (température, hygrométrie, vitesse de l'air) et réduire l'incidence des problèmes respiratoires causés par

les émanations d'ammoniac provenant des déjections, mais aussi par la pasteurellose, une pathologie qui compte parmi les plus graves et les plus fréquentes en cuniculture (Licois et Marlier, 2008). La maîtrise de cette maladie sera, plus tard, largement améliorée par la généralisation de « l'adoption des femelles à un jour » qui fait suite à la découverte d'une transmission accrue du pathogène entre les mères et leurs filles à l'âge de 15 à 20 jours.

Une seconde étape primordiale du développement de la cuniculture moderne est la généralisation de l'usage de l'insémination artificielle dans les années 1990. Cette méthode de reproduction va permettre de faire face à un certain nombre de pressions sanitaires générées ou exacerbées par l'intensification des productions cunicoles, au premier rang desquelles la crise majeure de l'entérococolite épizootique du lapin (EEL) qui frappe la cuniculture française à cette période. Elle permet aussi d'empêcher la dissémination de maladies par les mâles. L'élevage d'animaux productifs à croissance rapide s'accompagne d'une incidence particulièrement élevée de pathologies non spécifiques telles que des diarrhées post-sevrage chez les jeunes lapins et, plus généralement, les affections digestives qui constituent la première cause de morbidité et de mortalité pour les lapins en croissance (Licois et Marlier, 2008). Le recours à l'insémination artificielle permet l'essor de la conduite en bande : toutes les lapines de l'élevage sont inséminées le même jour ; les lapins en croissance ont ainsi tous le même âge ce qui permet, d'une part, d'optimiser les rations (horaires, quantités, qualités des aliments) en fonction du stade de développement des individus pour limiter les pathologies digestives non spécifiques, et, d'autre part, de faciliter l'organisation de vides sanitaires réguliers dans les ateliers de production.

Dernière grande étape de l'assainissement de l'élevage de lapins de chair, l'invention et l'essor des systèmes dit en « tout plein, tout vide » (TPTV) dans les années 2000 constituent, en quelque sorte, la synthèse hygiéniste de la cuniculture moderne. L'atelier de production est alors constitué de deux salles d'élevage en miroir. Les lapines reproductrices sont rassemblées dans une des deux salles (« tout plein »). Elles y mettent bas puis, au moment du sevrage de leur portée, sont transférées dans la seconde salle tout juste libérée et désinfectée (« tout vide ») à la suite du départ à l'abattoir des lapereaux engraisés issus de la portée précédente. Un tel système permet l'instauration d'une discipline sanitaire draconienne des animaux et des humains qui coexistent dans les unités de production avec, par exemple, l'établissement de circuits de circulation des humains, des animaux et du matériel dans l'espace et dans le temps (principe dit « de la marche en avant »), l'utilisation de sas sanitaires ou de pédiluves pour humains ou de rotoluves pour les véhicules entrant sur le site, le port d'une tenue spécifique pour l'atelier, voire spécifique

à chaque salle d'élevage, la mise en œuvre de plans de nettoyage et de désinfection des logements, des bâtiments, des circuits d'abreuvement, etc. Avec la vaccination systématique et généralisée des animaux (myxomatose ; maladie hémorragique virale du lapin ou VHD), la maîtrise des pratiques de biosécurité, facilitée par le système « TPTV », constitue aujourd'hui un des modes de gestion privilégiés des épizooties sévères de VHD qui, depuis 1989, touchent régulièrement les unités de production de lapin de chair suscitant parfois leur arrêt définitif⁶.

Au-delà de ces trois étapes fondamentales de l'instauration de la cuniculture « rationnelle », la purification hygiéniste des milieux de production s'est, jusque dans les années 2010, largement appuyée sur la médicalisation des systèmes de production. Au-delà de l'environnement de vie immédiat des lapins (le bâtiment et la cage), c'est l'organisme lui-même qui est alors l'objet d'un processus d'assainissement, par le biais de la vaccination, comme nous l'avons vu, mais également par la mise en place de pratiques plus routinières de métaphylaxie, c'est-à-dire de traitements préventifs sur tout un groupe lorsque quelques individus sont malades. Cela se traduit par l'administration régulière d'un certain nombre de substances médicamenteuses (antibiotiques et antiparasitaires) incorporées directement dans l'aliment commercial acheté par les éleveurs ou diffusé dans les circuits de distribution d'eau de boisson, et est considéré comme l'un des points névralgiques de la biosécurité en production cunicole. À partir des années 2011, la filière cunicole s'est engagée dans un plan de démédication qui s'est concrétisé par des réductions de l'usage des antibiotiques⁷.

On assiste finalement depuis les années 1960 à ce qui s'apparente à un véritable processus de pasteurisation (Latour, 2011 [1984]) des systèmes de production de lapins de chair. Les efforts de contrôle des pathogènes fondent l'idéal symbolique et la réussite pratique de l'invention d'une organisation productive dite « rationnelle ». Ce processus a impliqué, comme nous l'avons montré, la création et la transformation d'infrastructures techniques (bâtiments, équipements, etc.) et biologiques (les lapins eux-mêmes et les autres composantes organiques des milieux de production), ainsi que des relations entre certains maillons de la filière cunicole. Ce mouvement de pasteurisation procède également de la transformation considérable des infrastructures économiques et sociales de la cuniculture. L'intensification et la standardisation de la production se traduisent notamment par une augmentation considérable

6. Une enquête de la Fédération nationale des groupements de producteurs de lapins de 2019 évaluait à 35 % la part d'arrêts d'élevages liés à cette pathologie.

7. Entre 2011 et 2021, l'exposition aux antibiotiques a diminué de 44,7 % pour les lapins de consommation (- 23,0 % pour les bovins, - 58,5 % pour les porcs, - 67,9 % pour les volailles ; Anses, 2021 : 4).

de la productivité du travail. On passe en quelques années de la production de quelques dizaines de lapins par an et par élevage familial à l'essor d'une cuniculture rationnelle permettant à une seule personne de produire environ 35 000 lapins par an. Cette évolution nécessite le plus souvent en contrepartie un endettement important, pour permettre la construction et l'équipement des unités de production⁸. La standardisation des animaux et de la conduite des systèmes de production modifie les relations entre les producteurs et les autres acteurs de la filière. La conduite en bande facilite par exemple, en amont, l'établissement de contrats avec les entreprises de sélection ou les fournisseurs d'aliment pour animaux. Cela transforme également, en aval, les relations avec les abattoirs qui doivent fonctionner en continu alors que chaque élevage ne fournit des lapins qu'une fois toutes les six semaines s'il pratique l'insémination artificielle en bande unique (comme plus de 80 % des élevages rationnels). L'intensification et la standardisation de la production se traduisent également par une planification très précise, régulière et constante du travail à l'échelle à la fois de la journée, de la semaine et de l'année. Cet aspect est aujourd'hui perçu comme un des avantages de la production cunicole (Roussel, 2023). En effet, la cuniculture moderne vient s'inscrire dans une histoire sociale particulière des familles et des espaces industriels ruraux. Elle apparaît, à la fin du siècle dernier notamment, comme une voie de reclassement d'une main-d'œuvre féminine laissée pour compte des usines textiles en crise dans des zones rurales, qui, comme le Grand Ouest (Ardillier-Carras, 2022) où se concentre la majorité des activités cunicoles françaises, se caractérisent par des synergies fortes entre industrie et agriculture. Représentant encore aujourd'hui près d'un tiers des producteurs de lapin, les éleveuses rencontrées au cours de nos enquêtes soulignent fréquemment le fait que l'organisation très standardisée du travail en cuniculture constitue un critère important dans le choix de cette production, réputée particulièrement compatible avec l'organisation des tâches domestiques et le fait de pouvoir s'occuper des enfants, là où les autres ateliers de production de l'exploitation familiale, tenus principalement par les hommes, se caractérisent par plus d'astreintes et d'aléas dans l'organisation du travail. Comme nous l'avons vu dans cette partie, la production de lapin de chair répond par ailleurs à des impératifs techniques et hygiénistes très précis, valorisant des qualités — « minutie » et « propreté » — que le sens commun prête généralement aux femmes. Enfin, les défis relatifs au contrôle des pathogènes traversent de part en part le système de production cunicole moderne dans ses dimensions à la fois techniques, économiques et sociales. Comme nous allons le

8. Un endettement souvent supérieur à 500 000 euros pour un élevage moyen de 650 femelles (Koulete *et al.*, 2021).

voir dans la partie suivante, ils constituent encore aujourd'hui un enjeu majeur de la cuniculture qui a fait de la maîtrise sanitaire un marqueur prépondérant de l'éthos professionnel des acteurs de la filière.

DESSERRER L'ÉTAU HYGIÉNISTE ?

Aujourd'hui, les acteurs de la filière cunicole rationnelle se vivent comme les artisans (pour les plus anciens) ou les héritiers (pour les plus jeunes) d'un système de production efficace et rationnel qui a globalement su relever les défis sanitaires considérables que soulève la production moderne de lapins de chair. Ces acquis sanitaires sont très souvent mis en avant, valorisés et défendus par ces derniers. Ils sont, comme nous venons de le voir dans la première partie, solidaires de l'instauration d'un système de production standard très structuré et fondé sur l'usage généralisé de la cage à fond grillagé. Pour cet éleveur conventionnel, comme pour de nombreux autres rencontrés au cours de notre enquête :

« La cage c'est quand même un sacré [...], au niveau sanitaire c'est quand même ce qu'il y a de bien. Sauf qu'on voit ça en animal confiné, ce n'est pas bien. Alors qu'on sait très bien que c'est... »

Mais dans un contexte de montée en puissance des pressions militantes et législatives relatives à la cause animale, cet emblème de la victoire hygiéniste de la cuniculture moderne devient le talon d'Achille de toute une filière. Les conditions de la sortie des cages sont âprement discutées. L'analyse de ces échanges, réflexions et négociations donne alors à voir la prédominance des logiques hygiénistes dans la structuration d'un agencement anthropozootechnique conçu et pensé par ses défenseurs comme un intérieur « propre » et « maîtrisé », sans cesse assiégé par un environnement extérieur peuplé de pathogènes qu'il s'agit coûte que coûte de tenir à distance dans l'intérêt de l'ensemble des acteurs de la filière autant que dans celui des lapins.

Dans ces groupes de réflexion portés par les représentants de la cuniculture conventionnelle, l'idée de tester la possibilité d'un accès à l'extérieur pour les lapins en croissance — même dans le seul cadre d'une unité expérimentale de recherche — fait rapidement et durablement l'unanimité contre elle. Pour les participants, cela reviendrait à mettre à mal toute la maîtrise sanitaire de la production. Sont invoqués les risques de surmortalité relatifs à la transmission de pathogènes par la faune sauvage (notamment la VHD), à la prévalence de maladies parasitaires induites par la contamination des parcelles et le contact des animaux avec leurs propres déjections, ainsi qu'à la prédation (renards, mustélidés, rapaces, etc.). Le simple fait d'élever des lapins au sol suscite des réactions fermes et convergentes, comme au cours de cette réunion du

projet 3L d'octobre 2018 où sont invoquées des tentatives étrangères infructueuses — *« Du lapin au sol je vais vous emmener en voir ! Les Suisses demandaient ça, les Allemands aussi ! Vous verrez. C'est impossible sauf à accepter X % de perte, des problèmes de coccidie, etc. »* — ou des pratiques anciennes témoignant d'un « bon sens paysan » à élever les lapins hors-sol — *« Nos parents, grands-parents ont toujours élevé les lapins en clapiers. Ils ne les ont pas mis au sol. Pourquoi ? Parce que ça crevait déjà. »*. Même pour les personnes les plus enclines à explorer les voies de changements, *« c'est vrai qu'au sol, sur l'herbe et autre, c'est trop aller dans l'extrême »*. Les discussions sur les possibilités d'élevage au sol sont donc assez rapidement épuisées et se déplacent finalement sur des échanges plus longs concernant la possibilité de substituer totalement ou partiellement le sol grillagé par des caillebotis afin d'améliorer le confort des lapins. Les avis sont plus partagés, mais le grillage reste une solution technique et sanitaire appréciée que certains ne sont vraiment pas prêts à abandonner :

« On a moins de pododermatite aujourd'hui qu'on en avait dans les clapiers. Je reste partisan du grillage propre plutôt que du caillebotis sale et aujourd'hui les caillebotis sont sales et on ne peut pas demander à l'éleveur de nettoyer tous les jours. »

Ou encore, au cours d'une réunion du même projet quelques mois plus tôt :

« Le pire qui existe aujourd'hui, au niveau sanitaire, ce sont les caillebotis. Alors, les fabricants réfléchissent comment les lever, pour laver en dessous et tout ça. [...] Aujourd'hui, laver du grillage et assainir un grillage, ou laver un caillebotis et assainir un caillebotis, c'est complètement différent. [...] Parce que si demain, on maintient des systèmes "tout plein tout vide", et que le système qu'on met en place nous fait des "tout vide" mal faits, mal désinfectés, etc., je pense que tout le monde aura perdu, l'animal comme l'éleveur. » (réunion 3L, 03/2018)

La question de l'accès à l'extérieur est donc rapidement évacuée, mais les réflexions et les débats relatifs à la conception de nouveaux systèmes d'élevage répondant mieux aux enjeux de « bien-être animal » se poursuivent. Ces échanges portent alors en grande partie sur une question implicite particulièrement sensible, celle des conditions d'une perméabilité parcimonieuse et contrôlée du système de production à l'environnement. Tout d'abord l'idée d'importer de la litière dans les logements est avancée. Une certaine nostalgie pointe : *« Moi j'adorais, le vendredi soir, après le travail des box, aller voir les lapines qui faisaient le petit fagot de paille pour faire leur nid [il mime avec ses doigts prêts de sa bouche] »,* mais rapidement la personne se ravise, *« la litière, ça crée des conditions sanitaires très défavorables ; avant on mettait de la paille aux lapins, mais en parallèle on traitait un maximum »* (réunion 3L,

05/2018). Même souci pour offrir aux lapins une alimentation plus « naturelle » :

« Réintroduire du fourrage dans les systèmes, ce serait un risque sanitaire considérable. On ne peut pas, d'un côté, changer l'éleveur des pieds à la tête et parfois même prendre une douche [avant de rentrer dans le bâtiment] et, d'un autre côté, rentrer de la paille à la fourche dans les bâtiments ! » (réunion Lapin Demain, 05/2017)

Sont préférés des aliments « avec plus de profondeur technique », par exemple des blocs à ronger de luzerne « qu'on suspend dans le logement, [...] ce n'est pas par terre, c'est suspendu et c'est donc bien au niveau sanitaire et ça évite les bagarres, car ça occupe aussi [les lapins] » (réunion Lapin Demain, 05/2017). La possibilité d'accès à la lumière naturelle en équipant les bâtiments de fenêtres est aussi discutée. Mais cela constituerait pour certains une perte de contrôle préjudiciable :

« Attention on ne maîtrise pas la lumière quand il y a des fenêtres, les lapins ils subissent les variations [qui ont notamment des effets sur les cycles de reproduction] ; en naturelle on ne maîtrise pas la durée et l'intensité donc c'est compliqué ; en plus on revient à une production saisonnalisée qui est inverse de la saisonnalité des consommateurs ! » (réunion Lapin Demain, 05/2017)

Enfin la perméabilité du système de production avec l'extérieur est raisonnée jusque dans sa dimension acoustique avec des réflexions sur l'usage de la radio dans les bâtiments pouvant servir à « masquer les bruits extérieurs » (réunion Lapin Demain, 07/2017) pouvant être considérés comme des facteurs potentiels de stress pour les animaux.

On perçoit, avec cette courte présentation de quelques-uns des angles principaux de discussion, dans quel étau hygiéniste les acteurs de la cuniculture conventionnelle sont pris. La moindre ouverture sur l'environnement extérieur représente pour eux un mécanisme de sape inéluctable d'un long travail d'assainissement considéré comme constitutif de l'existence même de la cuniculture. Si ces acteurs représentent aujourd'hui la très large majorité des producteurs et du nombre de lapins de chair produit chaque année, nous allons voir dans la partie suivante que quelques professionnels pratiquent l'élevage de lapins en plein air et s'attellent à renouer des liens avec l'environnement qui soient supportables par les lapins et les éleveurs.

VERS L'INVENTION D'UNE CUNICULTURE POST-PASTEURIENNE ?

Depuis les années 1960, la cuniculture confinée s'est donc imposée comme un système hégémonique de production de lapin de chair dont les conditions d'existence sont corrélatives d'une autre forme d'hégémonie,

celle des pathogènes qui menacent au-delà de ses remparts sanitaires et qui est largement, elle aussi, le produit des activités des promoteurs et des opérateurs de la modernisation agricole. Comme en témoignent les deux parties précédentes de ce chapitre, les conditions d’habitabilité des milieux extérieurs apparaissent très largement compromises pour les lapins d’élevage industriel, fragilisés par les « améliorations » zootechniques dont l’espèce et tout l’agencement anthropozootechnique qui concourent à son exploitation ont été l’objet. Même les souches les plus rustiques peinent à survivre, comme en témoigne l’état des connaissances relatives à l’écologie de l’espèce à l’état sauvage dont les populations ont été largement décimées depuis les années 1950 (Marchandeaudeau *et al.*, 2002). Malgré cette situation, une forme de cuniculture considérée comme « alternative » (Gidenne *et al.*, 2022) — encore « confidentielle » (ITAB, 2010) puisqu’elle ne concerne qu’une cinquantaine d’éleveurs sur l’ensemble du territoire national — se développe, discrètement, depuis quelques années en France. L’une des particularités de ces modes d’élevage de lapins en plein air (labellisés ou non en agriculture biologique) est qu’à la différence d’autres productions animales, telles que l’élevage de ruminants, mais aussi de porcs ou de volailles, ils ne peuvent s’appuyer sur aucun savoir historique qui pourrait fournir, moyennant un « *renouveau par un “retour en arrière”* » (Meyer, 2012), les bases techniques de leur renouvellement. En effet, au regard de l’histoire longue de l’élevage du lapin et de la transformation de l’écologie (notamment microbienne) des milieux extérieurs devenus très largement hostiles à l’espèce, il n’y a pas à proprement parler de *retour* à la terre possible. Il s’agit plutôt pour ces éleveurs d’explorer et d’expérimenter de nouveaux milieux de production, à ciel ouvert. On assiste alors à la difficile invention d’une cuniculture post-pasteurienne (Paxson, 2008) ou encore « probiotique » (Lorimer, 2020), qui « *s’oppose à des modes de gouvernement qualifiés d’antibiotiques et marque des formes de renoncement à des logiques de contrôle et de maîtrise des écologies* » (Brives et Zimmer, 2021 : 3). Il s’agit par exemple, pour cette vétérinaire qui exerce dans les élevages alternatifs, de considérer que « *virus, bactéries et champignons seront toujours là [et de] rechercher les équilibres du vivant* ». En matière d’élevage de lapins, on est loin cependant de pouvoir suivre à la lettre les préceptes du probiotique consistant, selon le sous-titre du livre de Lorimer, à « *utiliser le vivant pour gérer le vivant* ». Car l’écologie des milieux extérieurs atteint pour cette espèce un niveau d’hostilité tel que l’alliance avec certains microbes ne fait pas le poids face à d’autres organismes (microbiens ou supérieurs) qui ne cessent de rappeler sa grande vulnérabilité. La sortie d’une cuniculture pasteurienne fondée sur l’isolement et l’assainissement à la fois défensif (barrières sanitaires avec l’extérieur) et offensif (désinfection des intérieurs) des milieux de production passe alors par la mise en place — souvent expérimentale — d’une diversité de variantes techniques qui

portent à la fois sur les conditions de logement des animaux, sur leur alimentation et sur les pratiques de sélection.

La cuniculture de plein air consiste à élever les lapins au sol, sur des couverts herbagers qui constituent, bien qu'à des degrés variables, une ressource alimentaire importante pour ces petits herbivores. Dans ces conditions, les lapins sont très sujets aux maladies parasitaires comme la coccidiose, une maladie contractée par contact avec les excréments ou avec des sols contaminés par ces derniers. C'est entre autres ce qui justifie, pour certains éleveurs, le recours à des cages mobiles qui permettent le déplacement quotidien des enclos. Mais cette gestion sanitaire ne va pas sans générer en retour des interrogations relatives aux conditions de vie des lapins, et d'autres éleveurs préfèrent élever leurs animaux dans des parcs fixes malgré les risques sanitaires associés :

« J'ai bien compris l'intérêt des cages mobiles pour les maladies. Mais pour moi la cage mobile en extérieur, ça se rapproche de la cage en bâtiment et ça pose la question : les conditions d'élevage sont-elles améliorées ? » (un porteur de projet en cuniculture AB, 11/2022)

Dans le réseau d'éleveurs pratiquant la cuniculture de plein air, la question de l'alimentation des animaux fait également largement débat. Là aussi, plusieurs pratiques coexistent, allant d'une volonté de valorisation maximale de la ressource herbagère à une alimentation presque à 100 % dépendante d'intrants extérieurs. Outre les enjeux relatifs à la disponibilité foncière nécessaire à la rotation des lapins sur les parcelles, l'alimentation à l'herbe constitue une préoccupation centrale au moment du sevrage des lapereaux pour qui la consommation d'une herbe trop riche peut générer des problèmes digestifs mortels. Certains éleveurs justifient leurs choix de logement en cage mobile comme un moyen de limiter l'accès à l'herbe des lapereaux. D'autres opèrent temporairement une « restriction alimentaire » à ce stade physiologique. L'enquête auprès des éleveurs a de plus mis en lumière leurs difficultés à trouver des animaux adaptés aux conditions de vie en extérieur :

« Le problème il se situe en amont sur l'élevage de lapin, c'est qu'on n'a jamais cherché des souches qui sont capables d'être élevées en plein air. [...] En poulet on élève des poulets en plein air, il n'y a aucune difficulté. Mais tout simplement parce qu'il a été sélectionné des souches qui savent faire des croissances lentes en plein air. » (un éleveur conventionnel pratiquant la vente directe à la ferme, Deux-Sèvres, 09/2021)

Là encore, plusieurs pratiques coexistent pour tenter de pallier ce problème, depuis la mise à l'extérieur d'animaux issus de la filière conventionnelle (sélectionnés pour l'élevage en cage) à la recherche d'animaux jugés plus robustes. Un réseau informel s'est progressivement constitué afin d'échanger, entre éleveurs, des animaux déjà adaptés

aux conditions de vie à l'extérieur. Quelques-uns font le choix de races rustiques (tels les lapins-chèvres) qui toléreraient « *mieux la verdure alors que d'autres lapins ont un système digestif plus fragile* » (un éleveur bio, Haute-Vienne, 10/2022). Mais la plupart gèrent la génétique « en croisement », de manière plus ou moins opportuniste, au « *hasard des rencontres* » (un éleveur de lapins bio, Drôme, 09/2022), en fonction du type d'animaux auquel ils peuvent avoir accès localement. Tous les éleveurs expérimentés estiment néanmoins qu'il est important, une fois le troupeau constitué, de sélectionner à partir des animaux nés sur la ferme, afin de privilégier les croisements les plus aptes à répondre à leurs besoins.

Élever des lapins à l'extérieur, c'est les exposer à deux types principaux de menaces mortelles contre lesquelles les éleveurs doivent se battre quotidiennement. Il y a d'un côté les risques de prédation par les chiens, les renards, les mustélidés et les rapaces qui supposent la mise en place de dispositifs de dissuasion et de protection efficaces (grillages, électrification notamment). Et il y a, de l'autre côté, les risques relatifs aux pathogènes qui sont transmis par la faune sauvage ou bien proviennent des lapins de l'élevage eux-mêmes. Ces risques font de la gestion de la santé un objet de préoccupation permanent dans un contexte qui se caractérise par un déficit de connaissances stabilisées et par des dispositifs vétérinaires inadaptés à la cuniculture de plein air. Dispersés, très peu nombreux, élevant un nombre réduit d'animaux en comparaison aux élevages industriels, ces éleveurs pionniers peinent à susciter l'intérêt des vétérinaires locaux qui s'avèrent d'ailleurs peu compétents pour diagnostiquer et traiter les affections propres aux lapins de plein air. Les problèmes sanitaires s'accompagnent alors, chez certains, d'un sentiment plus ou moins profond et pénible d'isolement : « *Je me sens seule face aux maladies des lapins* » (une éleveuse de lapins en plein air récemment installée, Normandie, 06/2023). La gestion de la santé des animaux est alors associée à des formes locales de « bricolage » (Lévy-Strauss, 2002 [1962]), très éloignées des pratiques d'assainissement systématique qui ont cours en élevage industriel. Il s'agit ici de gérer des équilibres, toujours fragiles et précaires — « *La bio c'est une question d'équilibre : il y a des biogènes et des pathogènes partout !* » (un éleveur de lapins AB, Mayenne, 12/2022) — en expérimentant et en partageant — parfois au sein de collectifs tels que l'Association des éleveurs de lapins bio de France (AELBF) — différentes pratiques : chaulage des abris, pulvérisations de kéfir, distribution de vinaigre dans l'eau de boisson, restriction de l'accès à l'herbe dans les périodes de post-sevrage, remèdes autoproduits à partir d'huiles essentielles et autres extraits de plantes, etc. La vaccination, quant à elle, a longtemps fait l'objet d'évitements. Cependant, à la suite des épisodes de mortalités dramatiques que rencontrent presque tous les éleveurs de lapins en plein

air (principalement liés à la VHD et/ou à la myxomatose), ces derniers font désormais le choix de vacciner malgré les coûts économiques et parfois moraux d'une telle pratique. En effet, les vaccins représentent une charge financière importante pour ces petites exploitations. Ces dernières ne bénéficient pas d'une prise en charge partielle de ces coûts vétérinaires par les abattoirs, comme cela se fait en cuniculture industrielle afin de sécuriser les approvisionnements. Aussi, le conditionnement des doses de vaccins en grandes quantités (par lots de 50) apparaît largement inadapté à des petits élevages qui ont rarement 50 animaux à vacciner le même jour. Cette situation les conduit à temporiser afin de ne pas « gaspiller » de vaccin : « *J'attends d'avoir 50 lapins pour les vacciner* » (une éleveuse de lapin en plein air récemment installée, Normandie, 06/2023). Enfin, le recours à la vaccination pour les animaux peut être vécu comme une compromission pour des personnes parfois opposées à la vaccination obligatoire des animaux, mais aussi des personnes.

On mesure, à travers ces enquêtes auprès des éleveurs de lapins en plein air, l'ampleur des défis relevés par ces pionniers d'une cuniculture post-pasteurienne fondée sur le renoncement à toute une série de pratiques et de dispositifs d'assainissement et de contrôle des milieux de production au profit de l'invention, encore expérimentale, de liens avec l'environnement qui soient supportables pour les lapins comme pour les éleveurs.

CONCLUSION

À l'issue de cette enquête, nous observons deux manières contrastées, voire antinomiques à bien des égards, de composer avec la fragilité sanitaire des lapins pour produire dans un monde infesté. Ces deux mondes de la cuniculture professionnelle sont tout à fait hermétiques l'un à l'autre : aucun éleveur de lapins en plein air n'a jamais été convié aux différents échanges des acteurs de la filière sur la conception de nouveaux systèmes d'élevage répondant mieux aux enjeux du « bien-être animal », et les collectifs de producteurs pratiquant l'élevage de lapin en extérieur prennent de leur côté grand soin d'éviter toute forme de compromission avec les acteurs de la cuniculture industrielle. Seuls quelques chercheurs en zootechnie spécialistes de l'espèce semblent aujourd'hui franchir timidement la frontière qui sépare ces deux mondes. Leur laboratoire constitue un « espace frontière » (Granjou et Mauz, 2012 ; Kholer, 2002) où coexistent, non sans difficultés, des personnes travaillant souvent dans l'un ou l'autre de ces deux univers cunicoles, où se construisent des connaissances et où s'expérimentent des pistes plurielles de déconfinement des lapins de chair. Cet « espace frontière » peut également s'étendre aux collaborations durables qui se sont nouées entre chercheurs en sciences sociales et animales, au sens où s'y

construisent et s'y discutent de nouvelles intelligibilités sur les mondes cunicoles. En définitive, nous montrons que les tentatives de résolution des problèmes que peut poser aujourd'hui la mise en œuvre d'activités d'élevage héritières de la co-construction historique d'animaux fragiles et d'environnements hostiles posent davantage de questions qu'elles n'apportent de solutions. Elles sont traversées par des dissensus sur les pratiques d'élevage qui seraient respectueuses des animaux, par des controverses scientifiques, ainsi que par des critiques des dispositifs de gestion de la santé et des stratégies de crédibilisation de ces derniers. Au travers de cette étude de cas, se confirme l'importance d'une description sociologique distanciée et adossée à une compréhension technique fine d'enjeux qui s'avèrent structurés par des incertitudes et des désaccords majeurs.

REMERCIEMENTS

Nous remercions Laurence Lamothe pour ses précieuses remarques et ses suggestions stimulantes sur une version antérieure de ce texte. Nous restons bien sûr seuls responsables des interprétations et éventuelles erreurs.

BIBLIOGRAPHIE

- Anses, 2021. Suivi des ventes de médicaments vétérinaires contenant des antibiotiques en France en 2020, Rapport annuel, 93 p.
- Ardillier-Carras F., 2022. Chapitre 8. La population active féminine dans les industries en territoire rural, in Dumont G.-F. (dir.) *Populations, peuplement et territoires en France*, Horizon, Paris, Armand Colin, 150-169.
- Bjørkdahl K., Druglitrø T., 2016. *Animal Housing and Human–Animal Relations: Politics, Practices and Infrastructures*, London, Routledge, 240 p.
- Blanchette A., 2015. Herding Species: Biosecurity, Posthuman Labor, and the American Industrial Pig. *Cultural Anthropology*, 30(4), 640-669.
- Boyd W., 2001. Making Meat: Science, Technology, and American Poultry Production. *Technology and Culture*, 42(4), 631-664.
- Brives C., Zimmer A., 2021. Écologies et promesses du tournant microbien. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 15(3), 1-20.
- Carrié F., Doré A., Michalon J., 2023. *Sociologie de la cause animale*, Paris, La Découverte, 128 p.
- Dodier N., Barbot J., 2016. La force des dispositifs. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 71^e année (2), 421-450.
- Doré A., Michalon J., 2017. What Makes Human–Animal Relations 'Organizational'? The de-Description of Anthrozootechnical Agencements. *Organization*, 24(6), 761-780.
- Enticott G., 2008. The Spaces of Biosecurity: Prescribing and Negotiating Solutions to Bovine Tuberculosis. *Environment and Planning A: Economy and Space*, 40(7), 1568-1582.

- Gidenne T., Savietto D., Fortun-Lamothe L., Huang Y., 2022. Cuniculture au pâturage et sous certification Agriculture Biologique en France: fonctionnement des systèmes, performances et réglementation. *INRAE Productions Animales*, 35(3), 201-216.
- Granjou C., Mauz I., 2012. Des espaces frontières d'expérimentation entre pastoralisme et protection de la nature. *Natures Sciences Sociétés*, 20(3), 310-317.
- Hinchliffe S., 2007. *Geographies of Nature: Societies Environments Ecologies*, 1st edition, Los Angeles, SAGE Publications Ltd., 224 p.
- ITAB. DEVLAPINBIO, 2010. Développer une production cunicole durable en AB, <https://itab.bio/projet/devlapinbio> (consulté le 08/11/2024).
- ITAVI, 2017. Structure et organisation des filières cunicoles en Europe. Analyse comparée des filières espagnole, italienne, hongroise, belge et néerlandaise. Étude réalisée avec le concours financier de FranceAgriMer et du CLIPP, 125 p.
- ITAVI, 2020. Situation de la filière cunicole. Édition novembre 2020. Note du service économie ITAVI, 8 p.
- ITAVI, 2021. Rapport d'activité 2021, 46 p.
- Kohler R.E. 2002, *Landscapes and Labscapes: Exploring the Lab-Field Border in Biology*, 1st edition, Chicago, University of Chicago Press, 364 p.
- Koulete E., Cadudal F., Huang Y., Fortun-Lamothe L., 2021. Évaluation des conséquences socio-économiques d'une modification de la conduite ou du logement des lapins visant une meilleure prise en compte du bien être en élevage, webinaire: Journée ITAVI lapin de chair, 21/01/2021.
- Latour B., 2011 [1984]. *Pasteur: guerre et paix des microbes*, Paris, La Découverte, 364 p.
- Law J., 2006. Disaster in Agriculture: Or Foot and Mouth Mobilities, *Environment and Planning A: Economy and Space*, 38(2), 227-239.
- Lebas F., 2008. Méthodes et techniques d'élevage du lapin. Historique de la domestication et des méthodes d'élevage, www.cuniculture.info (consulté le 30/09/2023).
- Lebas F., 2009. Conception des bâtiments d'élevage de lapins, Tunis. Communication réunion GIPAC Tunis, juin 2009.
- Lévi-Strauss C., 2002 [1962]. *La pensée sauvage*, Paris, Plon, collection «Pocket», 347 p.
- Licois D., Marlier D., 2008. Pathologies infectieuses du lapin en élevage rationnel, *INRAE Productions Animales*, 21(3), 257-268.
- Lorimer J., 2020. *The Probiotic Planet: Using Life to Manage Life*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 344 p.
- Marchandea S., Letty J., Aubineau J., Berger F., Léonard Y., Roobrouk A., 2002. Structure spatiale des populations de lapins de garenne et impact des maladies virales, myxomatose et VHD, rapport scientifique ONCFS 2001, 12-15.
- Meyer M., 2012. Bricoler, domestiquer et contourner la science: l'essor de la biologie de garage, *Réseaux*, 173-174(3-4), 303-328.
- Mougenot C., Strivay L., 2011. *Le pire ami de l'homme*, Paris, La Découverte, 176 p.
- Paxson H., 2008. Post-Pasteurian Cultures: The Microbiopolitics of Raw-Milk Cheese in the United States. *Cultural Anthropology*, 23(1), 15-47.

- Roussel A., 2023. L'élevage cunicole : quels facteurs d'attractivité ?, Conférence au SPACE – Salon international de l'élevage, le 12/09/2023, Rennes.
- Star S.L., Ruhleder K., 1996. Steps Toward an Ecology of Infrastructure: Design and Access for Large Information Spaces, *Information Systems Research*, 7(1), 111-134.